

# **M**odern **F**rench **I**dentities

Edited by Peter Collier

Volume 59



PETER LANG

Oxford · Bern · Berlin · Bruxelles · Frankfurt am Main · New York · Wien

Michael O'Dwyer (éd.)

# **Julien Green,** **Diariste et Essayiste**



PETER LANG

Oxford · Bern · Berlin · Bruxelles · Frankfurt am Main · New York · Wien

**Bibliographic information published by Die Deutsche Bibliothek**

Die Deutsche Bibliothek lists this publication in the Deutsche Nationalbibliografie; detailed bibliographic data is available on the Internet at <<http://dnb.ddb.de>>.

British Library and Library of Congress Cataloguing-in-Publication Data:  
A catalogue record for this book is available from *The British Library*,  
Great Britain, and from *The Library of Congress*, USA

ISSN 1422-9005  
ISBN 978-3-03911-016-2

© Peter Lang AG, International Academic Publishers, Bern 2007  
Hochfeldstrasse 32, Postfach 746, CH-3000 Bern 9, Switzerland  
[info@peterlang.com](mailto:info@peterlang.com), [www.peterlang.com](http://www.peterlang.com), [www.peterlang.net](http://www.peterlang.net)

All rights reserved.  
All parts of this publication are protected by copyright.  
Any utilisation outside the strict limits of the copyright law, without  
the permission of the publisher, is forbidden and liable to prosecution.  
This applies in particular to reproductions, translations, microfilming,  
and storage and processing in electronic retrieval systems.

Printed in Germany

## Table des Matières

Remerciements	9
MICHAEL O'DWYER	
Introduction	11
Première partie	
<i>La Dimension Spirituelle du Journal et des Essais</i>	
CHAPITRE 1	
HELENE DOTTIN	
<i>Vers l'Invisible: le Journal d'un croyant</i>	17
CHAPITRE 2	
MICHAEL O'DWYER	
<i>Le Drame du péché dans le Journal</i> de Julien Green	35
CHAPITRE 3	
MICHEL DYE	
<i>L'Expérience spirituelle de L'Ennemi</i> à la lumière du <i>Journal et des Essais</i>	49
CHAPITRE 4	
VALERIE CATELAIN	
<i>Regards greeniens sur Dedalus et Ulysses</i> de James Joyce ou la quête périlleuse de l'indépendance spirituelle	67

Deuxième partie  
*Julien Green et l'étranger*

CHAPITRE 5 CHRISTOPHE ANNOUSSAMY Le Commentaire de lecture dans le <i>Journal</i> de Julien Green: l'exemple de Charles Dickens	87
--	----

CHAPITRE 6 JOSEPH MURRAY Essai biographique et fiction: Julien Green et la chambre hantée de Salem	107
---	-----

CHAPITRE 7 DANIELA FABIANI Voyage et écriture dans le <i>Journal</i> de Julien Green	121
---	-----

Troisième partie  
*Julien Green et l'esprit de son époque*

CHAPITRE 8 MICHELE RACLOT André Gide dans le <i>Journal</i> de Julien Green: Un essai fil à fil	141
--	-----

CHAPITRE 9 EAMON MAHER Lecture intertextuelle des premiers essais de Julien Green et de Jean Sullivan: remise en question de l'hypocrisie et de la tiédeur	167
--	-----

CHAPITRE 10 SILVIA SALVUCCI Julien Green diariste face à son époque	177
---	-----

Quatrième partie  
*Julien Green styliste et traducteur*

CHAPITRE 11 EDITH PERRY Le journal dans le <i>Journal</i> de Julien Green: entre la totalisation et la lacune	199
--	-----

CHAPITRE 12 MARIE-FRANÇOISE CANEROT La Rhétorique du cœur dans <i>Le Discours de réception</i> à l'Académie française de Julien Green	213
--	-----

CHAPITRE 13 KATHLEEN SHIELDS Julien Green traducteur de lui-même	229
--	-----

Bibliographie	241
---------------	-----

Les Auteurs	257
-------------	-----

Index	261
-------	-----

Je le lisais avec une joie profonde à l'Université en 1919. Je me sentais tellement d'accord avec lui, j'avais le sentiment d'être un peu de la famille. Ce sens du péché, ce goût de la solitude, cet éclairage crépusculaire qui portait au rêve et au silence [...]. Je l'aimais, je ne savais pas que j'étais moi-même un de ses personnages plein de secrets dont je ne disais mot. C'est peut-être l'écrivain qui a eu le plus d'influence sur moi.<sup>34</sup>

Sont présentes dans cette notation plusieurs des pistes que nous avons tenté de suivre dans cet article: Green est de la famille de Hawthorne; ils partagent ce goût de la solitude, du rêve et du silence; Green ressemble à un personnage de Hawthorne 'plein de secrets'; dont il ne dit pas mot. Une question s'impose, cependant: le Hawthorne d'*Un puritain homme de lettres* n'était-il pas un personnage de Julien Green? L'influence que Green reconnaît ici est, à nos yeux, claire à voir en suivant la piste qui mène d'*Un puritain homme de lettres* et de *Terre Lointaine* jusqu'aux premières nouvelles de Green.

## CHAPITRE 7

DANIELA FABIANI

### Voyage et écriture dans le *Journal* de Julien Green

Grand voyageur, par curiosité et par nécessité, Julien Green s'est constamment déplacé tout le long de sa vie ayant comme horizon le monde entier: de l'Amérique de ses parents et de ses ancêtres à l'Europe, à l'Afrique et à l'Asie, il semble avoir toujours ressenti ce besoin de mouvement qui lui a fait écrire, dans le sillage de Baudelaire, son poète de prédilection: 'Il faut toujours partir d'où qu'on soit'.<sup>1</sup>

Cette sorte d'impératif intérieur l'a amené à considérer le voyage comme un élément important de sa formation personnelle et l'écoulement du temps lui a aussi permis d'en saisir la valeur par rapport à son écriture, comme il a précisé en 1985:

Voyager m'est devenu nécessaire. [...] La part du rêve compte beaucoup pour moi dans le voyage, dans l'écriture aussi d'ailleurs. [...] La rêverie est la vraie magie du voyage. [...] Ces voyages ont surtout renforcé mon métier d'écrivain, ils en font désormais partie.<sup>2</sup>

Cette affirmation ne peut ne pas susciter quelques réflexions par rapport à la relation si stricte qu'il entrevoit entre le voyage et son 'métier d'écrivain', comme il dit: il est tout à fait légitime de se demander, par exemple, comment ses voyages arrivent à faire partie de son oeuvre romanesque, vu que ses décors ne reprennent que très peu l'étendue de sa géographie sentimentale ou, encore plus, en quoi consiste ce 'renforcement' qu'ils auraient apporté à son métier d'écri-

1 Julien Green, *Villes* (Paris: Seuil, 1985) p.46.

2 Antoine de Gaudemar, 'Interview. Julien Green', in *Lire*, n°118-119, juillet-août 1985, p. 132.

vain. Tout passe évidemment par les mots de 'magie' et de 'rêve' qu'il indique explicitement, à savoir par la possibilité que n'importe quel lieu recèle de solliciter l'esprit du voyageur à saisir la portée véritable de ce qu'il regarde, à pénétrer au-delà du paysage qu'il admire pour en déceler des horizons inconnus. Or, s'il est vrai que cette rêverie est un des éléments fondamentaux de son esthétique fictionnelle et que l'écriture d'un journal intime, par sa nature même, n'est pas censée lui accorder une place importante, il est pourtant indéniable que Julien Green diariste s'appuie aussi sur ce parcours imaginaire pour raconter les différentes facettes de ses déplacements: essayons donc de voir la valeur qu'il accorde à ses voyages dans le *Journal* pour arriver à saisir l'expérience véritable du voyageur et, par là, le rôle que joue cette pratique scripturale quotidienne dans la formation de la personnalité de l'écrivain.

### Du voyage à l'errance

Pour essayer de comprendre la valeur du voyage dans la vie de Julien Green il faut évidemment se tourner vers le *Journal*, là où l'écrivain, par la nature même de ce genre d'écriture, est censé confesser ses pensées les plus intimes, ses réflexions, ses questions: et en effet, les dix-sept tomes du diariste étalent devant les yeux du lecteur tous les déplacements greeniens, décrits d'ailleurs avec une précision étonnante et par une écriture qui ne néglige aucun détail matériel. Ici nous pouvons voir de près toute l'ampleur d'une géographie affective qui se révèle foisonnante de suggestions et de sensations que l'écrivain/voyageur oriente autour de la seule préoccupation qui guide toute écriture ayant affaire au genre autobiographique mais qui chez lui est la condition préalable à toute création artistique: le journal intime, encore plus que la production fictionnelle proprement dite, répond à un besoin de se connaître et donc de mieux comprendre son rapport au monde:

Je lis, je voyage, je rencontre des gens, j'écoute le bruit du monde et je prends des notes. Tout cela pour essayer, peut-être, de me comprendre moi-même. [...] Tenir un journal contribue sans doute à mieux comprendre comment on vit et comment tourne le monde.<sup>3</sup>

De ce point de vue les voyages, et leur fixation à travers l'écriture, ont apporté à Julien Green un bagage de connaissances important car au fil des pages le lecteur devient idéalement le compagnon de route d'un voyageur inlassable qui pour chaque pays où il se trouve, que ce soit l'Angleterre ou l'Irlande, la Suède ou l'Allemagne, l'Autriche ou la Suisse, l'Italie ou l'Espagne, pour n'en citer que quelques-uns, nous raconte minutieusement ses visites aux musées et aux monuments les plus importants, ses promenades dans les rues des villes pour saisir l'esprit des lieux, ses flâneries au milieu des bois et des forêts pour en ressentir la magie. Mais les notations du diariste, précises et détaillées dans les descriptions des différents lieux, jouent sur des indications matérielles auxquelles s'unissent d'autres suggestions typiquement fictionnelles, de façon qu'il arrive à nous en donner une vision presque photographique dont l'incomplétude ne sert qu'à demander un supplément d'imaginaire au lecteur, qu'à le solliciter à s'abandonner lui aussi au rêve que la vision déclenche: en voilà un exemple parmi les dizaines qu'on pourrait citer, tiré d'une page écrite lors d'une visite au Pays de Galles en 1977:

Harlech. Encore un château pour le roi Arthur, énorme et menaçant malgré son donjon à demi effondré. Les herpes, les meurtrières, les créneaux, les grosses tours rondes et l'herbe montant jusqu'au pied de celles-ci, pareille à du velours comme pour effacer la trace des tueries. La vue immense nous offre toute la mer, et là encore on ne sait pas où commencent les flots et où cesse le rivage, et au loin, vers le nord, dans des brumes bleutées les formes adoucies du mont Snowdon.<sup>4</sup>

Mais justement ce procédé frappe dans des notations de voyage insérées dans un journal intime: leur caractère tout à fait réaliste vise à reconstituer la réalité qu'elles sont censées représenter par des touches picturales très précises qui s'appuient aussi sur la suggestion, donc sur

3 *Ibid.*, p.137.

4 *Journal*, 5 mai 1977.

le non-dit; si cette précision et ce souci réalistes n'étonnent pas chez le romancier qui y base son esthétique, ils peuvent au contraire sembler une contradiction dans le journal intime d'un écrivain qui d'ailleurs a affirmé à maintes reprises avoir en horreur les récits et les journaux de voyage, 'surtout lorsqu'ils se fortifient d'un étalage de cartes postales'.<sup>5</sup> Or, s'il est vrai, comme écrit Béatrice Didier, que 'le journal recouvre des genres très différents',<sup>6</sup> ce qui lui permet de se présenter comme un genre assez souple dans ses caractères distinctifs, il n'en est pas moins vrai que les affirmations de Green à ce sujet sont nombreuses et très nettes, et témoignent d'un intérêt de sa part à suggérer une lecture correcte des compte-rendus de ses voyages, dans le but peut-être d'éliminer toute ambiguïté. Lors de son voyage au Pays de Galles, il écrit:

Je tiens ce journal comme je peux, à la diable. Sur un coin de table d'un restaurant pendant que mes compagnons bavardent joyeusement avec de grands éclats de rire. A vrai dire, ce n'est pas du tout un journal de voyage, genre que j'abomine assez. Voyons-y plutôt un livre d'images; comme il y a eu celles de Turquie, voici mes images galloises: des abbayes, des forteresses et des poètes.<sup>7</sup>

Le fait que l'auteur propose ce changement en dit assez sur ses intentions car si un journal de voyage implique, comme traits distinctifs, une narration privilégiant une description plus ou moins objective de la réalité observée et répondant à un simple désir de mémoire, un livre d'images, ou encore mieux de 'mes images' comme dit l'auteur, implique une visée tout à fait différente dont son volume *Journal du voyageur*<sup>8</sup> est un exemple parfait. En alliant les mots et les images des lieux visités, tirées d'ailleurs des photos qu'il avait prises lui-même, il nous donne justement le point de vue sur la réalité de celui qui s'attarde à regarder et à fixer dans son âme certains aspects de ce réel qui, mieux que d'autres, expriment la magie du lieu à ses yeux. Mais cette oeuvre n'est qu'une reprise des notes de son journal intime et donc elle représente un choix et un remaniement, même si très léger, des

5 *Journal*, 7 novembre 1977.

6 Béatrice Didier, *Le Journal intime* (Paris: PUF, 1976), p.12.

7 *Journal*, 7 mai 1977.

8 Julien Green, *Journal du voyageur* (Paris: Seuil, 1990).

notations qu'on avait déjà lues dans son *Journal*. Elle n'est donc qu'une tentative ultérieure de la part de Green de préciser la valeur qu'il a toujours accordée à ses textes de voyage dans le sens qu'on disait tout à l'heure: la mise par écrit de son déplacement signifie fixer, par des mots savamment orientés, une image intérieure du lieu qui s'est gravée en lui, une expérience qui a façonné son esprit et qui s'est intimement liée à ces données matérielles; les stratégies narratives qu'il emploie dans ses notations de voyage servent donc à reconstituer un décor extérieur qui s'est transformé en expérience intérieure, riche de sentiments différents, de réflexions et d'émotions, et par conséquent capable de transformer un simple itinéraire touristique en errance de l'esprit et de l'âme. Cela explique alors le fait que Green ait inséré dans son journal intime tous les voyages qu'il a faits le long de sa vie, en s'attardant aussi sur une description des lieux si minutieuse: tout concourt à un approfondissement de son moi et l'espace matériel qu'il recrée sur le papier devient l'espace fictionnel qui fixe la mémoire des différents moments intérieurs vécus par le voyageur. Dans un genre scriptural qui est censé privilégier la confession intime, il n'est pas étonnant alors de trouver bon nombre de pages consacrées à l'illustration des beautés du monde, de ses éclats et de ses blessures, car la narration du diariste nous restitue tout cela en le densifiant d'une expérience personnelle qui, figée dans une vision intime de cette réalité, nous dit en même temps les différentes étapes de la formation d'une personnalité.

D'ailleurs, comme a écrit M.-Françoise Canérot, 'C'est le poète, chez Green, qui écrit le *Journal*, ce qui rattache cette oeuvre, malgré les apparences, à la production romanesque et rend compte de la séduction qu'elle a toujours exercée sur le public':<sup>9</sup> ce qui fait qu'il a tissé, entre l'écriture de son journal et celle de ses romans, un réseau de relations qui vise à restituer au lecteur une vision plus complète de ses errances. Dans ce sens l'écriture du romancier et celle du diariste se côtoient et deviennent complémentaires vu que, chez Green, toute activité artistique n'est que le moyen privilégié pour arriver à la compréhension de son moi. Le voyageur Julien Green qui relate ses

9 M.-F.Canérot, 'Le devoir de mémoire', in *Julien Green. Le Travail de la mémoire*, (Paris: SIEG, 2001) p.122.

déplacements et ses visions transforme alors, peut-être inconsciemment, ces derniers en occasion de réflexion et tout en tenant compte du 'genre littéraire' qu'il aborde, il ne peut se passer de donner à son écriture 'au jour le jour' la même visée qu'il donne à ses fictions proprement dites: ses notations servent donc à amplifier et à densifier ses questions personnelles, à essayer de chercher des réponses à ce que son cœur demande, à bloquer sa dérive intérieure. C'est pourquoi, lorsqu'il rapporte les différents aspects matériels du voyage, ce qui l'intéresse n'est pas seulement la vision extérieure mais le parcours intérieur que celle-ci lui a permis d'entreprendre: la magie du voyage répond à une nécessité de son âme et les stratégies narratives du journal intime ne servent qu'à mieux cerner par une écriture plus immédiate, plus libre et sincère, la valeur d'une expérience matérielle qui s'est transformée en quête. Le voyage greenien devient alors l'errance de l'homme qui essaie de se comprendre à travers la contemplation du monde mais dans un parcours qui, comme il lui arrive dans ses romans, passe nécessairement par le rêve et l'extase, à savoir par cette possibilité de son esprit de saisir l'aspect caché de la réalité pour s'aventurer sur d'autres chemins, capables de lui faire vivre ces instants de bonheur parfait qui s'accordent aux désirs de son cœur. La rêverie à laquelle le voyageur s'abandonne et que le diariste rapporte dans son journal se transforme alors dans une expérience intérieure qui a façonné sa personnalité, donc susceptible de modifier son rapport avec lui-même et avec le monde.

### La rêverie du voyageur

Une vision intériorisée des pays visités implique d'abord une attention extrême à ces lieux qui sont susceptibles de se lier dans la mémoire du voyageur à des sentiments et à des émotions ressentis comme particulièrement importants, car comme il l'a dit lui-même: 'C'est un des charmes de notre terre d'offrir à chacun de nous ce que son cœur

cherche obscurément'.<sup>10</sup> Dans cette optique l'expérience de Green propose des voyages qui sont plus significatifs par rapport à d'autres, même si parfois ces lieux ne correspondent pas à ses pays de prédilection: je pense en particulier à tous les déplacements qu'il a effectués dans la zone anglophone de l'Europe, en Allemagne et en Italie et dans les pays du Nord de l'Europe, en Suède surtout; bon nombre d'autres pays ont été visités par l'auteur et surtout aimés, parmi lesquels on ne peut ne pas citer l'Autriche où il s'est fait enterrer, l'Amérique, la Belgique et la Suisse.

Sauf pour l'Amérique qui mériterait une étude à part pour sa valeur et sur laquelle je ne m'attarderai pas, tous les autres voyages greeniens offrent un leitmotiv important à remarquer et à analyser par rapport à tout ce qu'on vient de dire, car c'est à lui que se lie la rêverie et donc la magie des lieux visités: cette errance dont on a parlé se manifeste à travers une expérience de l'espace et du temps où ces deux catégories sont constamment remises en discussion de façon que chaque voyage devient le prétexte, pourrait-on dire, pour un autre voyage, intérieur et mental, capable de mieux répondre à sa quête incessante; et le diariste ne néglige jamais de souligner les différents aspects de ce double parcours qu'il est en train d'accomplir pour en nuancer les échos dans son âme: la contemplation d'un paysage, qui le frappe par sa beauté ou par sa laideur, retentit dans son intériorité et mène sa pensée vers d'autres espaces et d'autres temps où le voyageur parcourt un itinéraire tout à fait mental, capable peut-être de mieux s'accorder à sa vie intérieure. C'est ainsi que le lieu géographique se charge de résonances secrètes, le temps réel se dissout et le moment présent se double en un instant où la chronologie semble ne plus exister car le présent et le passé se confondent. C'est l'expérience qu'il fait constamment pendant ses visites dans le monde anglosaxon, en Angleterre et en Irlande: dans ces pays il voit des lieux qui sont les témoignages vivants d'un passé qu'il croyait désormais pouvoir seulement imaginer à travers ses lectures; ici, l'espace et le temps semblent avoir arrêté leur marche inexorable en conférant à toute chose un aspect de fixité totale. Tout paraît immobile: la nature, les sites, les monuments parlent un langage historique de façon telle que

10 Julien Green, *Avant propos à Villes*, p.7.

la contemplation matérielle se transforme tout de suite en un voyage mental et idéal dans le passé; la réalité alors semble devenir transparente pour permettre au regard de la transpercer et de faire ressurgir devant les yeux du voyageur un moment lointain du temps et de l'espace qui lui fait vivre les mêmes sentiments que les hommes d'autrefois. C'est l'expérience qu'il fait par exemple à Clonmacnois, en Irlande:

Cette immense étendue est d'une mélancolie indicible, le silence y est énorme, troublé parfois par le grand murmure du vent. C'est ce qu'ont vu et entendu les hommes d'il y a mille ans, rien n'a changé, les ruines d'une abbaye romane à ciel ouvert, les nuages gris passant dans de grandes déchirures de ciel bleu, il n'y a pas de mot pour décrire la tristesse et la joie que cela donne dans une complète abolition du temps.<sup>11</sup>

La même expérience d'un temps immobile, où la chronologie est annulée, il la fait un peu partout, comme quand il écrit, en Ecosse:

Autour de ces magnifiques fragments d'églises et de bâtiments abbatiaux croît une herbe aux reflets de velours [...]. Les habitants du pays disent qu'on y entend parfois chanter les moines d'il y a six cents ans.<sup>12</sup>

Ou encore à Oxford, ville qu'il aime tout particulièrement:

Oxford. A la fin d'une journée de printemps, dans une lumière ensoleillée à travers un voile de brume, la tour du Magdalen College, au bout de la grand-rue, nous a paru belle, comme surgie de son propre rêve. [...] Y a-t-il sur terre un endroit d'un charme plus puissant et plus mystérieux? Chaque fois ici, je ressens la même paix et le même voyage s'accomplit en moi.<sup>13</sup>

En Italie aussi, il ressent la même sensation, comme cela lui arrive par exemple à San Giorgio degli Schiavoni: '[...] j'ai eu le sentiment de tout le passé qui habitait cette chapelle. Dehors des enfants criaient en courant autour de l'église, ce sont ces voix qui m'ont reporté brusque-

ment en arrière, trois siècles en arrière',<sup>14</sup> ou encore à Lübeck qui est une 'petite ville souriante et intime que le Moyen Age nous remet devant les yeux comme un très précieux cadeau d'un temps disparu avec sa poésie intacte, sa grandeur, son goût de la vie heureuse'.<sup>15</sup> La beauté du lieu lui offre la permanence tangible d'un passé qu'il croyait aboli et il se rend compte que ce charme réside dans une dimension secrète, qui n'est pas soumise à l'évolution du temps et de l'espace, car elle a un caractère éternel qui peut amplifier et enraciner l'expérience contingente. L'espace-temps du présent contient et recèle l'espace-temps du passé, ce qui fait que le voyageur éprouve 'cette sensation toujours recommencée de temps arrêté'<sup>16</sup> qui lui permet de dépasser le seuil du réel pour s'abandonner à la véritable magie du lieu, à savoir à la possibilité de s'adonner à un voyage mental, de se plonger dans ce rêve qui abolit toute contrainte matérielle et lui donne un instant de bonheur total, comme il écrit lors d'un voyage à Londres en bateau: le mouvement de la mer et le profond silence qui l'entoure lui font dire à un certain moment:

[...] je me suis senti transporté d'une joie immense, j'ai eu l'impression que l'univers entier baignait dans un élément surnaturel que je ne puis appeler que le bonheur, et dans ce bonheur tout s'anéantissait.<sup>17</sup>

Ce bonheur qui fait disparaître la matière visible pour en faire ressortir la valeur éternelle n'est que le résultat d'une expérience temporelle qui lui permet, ne serait-ce qu'un instant, d'abolir ses liens avec le présent et de renouer des attaches secrètes avec l'humanité toute entière. L'idée de temps immémorial se fait jour constamment dans ses notations, car il en fait une expérience directe, capable de donner une densité et une intensité différentes à ses visions matérielles: cette plongée dans le flux éternel du temps lui permet de dépasser la chronologie, d'élargir à l'infini les coordonnées de l'espace et du temps et donc de faire face à l'anéantissement et à la nullification, comme il écrit à l'occasion d'une visite aux restes des Forums à Rome:

14 *Journal*, 16 avril 1934.

15 *Journal*, 1 octobre 1984.

16 *Journal*, 10 décembre 1978.

17 *Journal*, 19 juillet 1937.

11 *Journal*, 18 mai 1974.

12 *Journal*, 3 juin 1978.

13 *Journal*, 5 avril 1982.

Ces temples mis en pièces, non par le temps, mais par les hommes, offrent un modèle de perfection éternelle. Si petit que soit le fragment d'une oeuvre romaine, il porte en lui un monde qui m'apparaît sans limites.<sup>18</sup>

Le voyageur peut ainsi dépasser la vision du présent, fuir la discontinuité et la fragmentation de l'instant qui sont à l'origine de sa dérive personnelle: le lieu matériel, par les suggestions et les résonances intérieures qu'il crée, ouvre sur un espace méditatif et c'est là que viennent se greffer les souvenirs immémoriaux de la mémoire ancestrale. En quête d'identité, Julien Green apprivoise donc sa relation avec l'espace visité et ce faisant il ne se borne pas à un enregistrement scriptural des données matérielles, il essaie au contraire d'entamer un dialogue avec celles-ci de façon que l'aventure du voyageur se métamorphose en itinéraire spirituel d'un homme à la recherche de ses racines.

Cette expérience du temps immémorial faite par le voyageur se nuance aussi dans deux autres aspects que le *Journal* nous présente constamment: d'abord c'est la sensation de familiarité avec des lieux qu'il est en train de visiter, cette sensation de 'déjà vu' qu'il ressent à certaines occasions pendant ses voyages: le 18 mai 1974, par exemple, en Irlande, il écrit: 'Le paysage qu'on aperçoit m'a produit une sensation assez troublante à cause de la certitude de l'avoir déjà vu'. Il en va de même pour le Dôme de Pise: 'J'ai eu le sentiment de m'être déjà tenu là bien que je n'y aie jamais mis les pieds',<sup>19</sup> ou encore lors d'un voyage en Autriche, le 14 octobre 1973, il écrit:

Dans cette campagne d'Autriche, j'ai éprouvé l'étrange certitude du déjà vu, déjà été ici, qui peut être si troublant et qu'on a tenté d'expliquer d'une façon rationnelle, mais qui demeure pour moi mystérieuse.<sup>20</sup>

L'espace matériel qui se métamorphose en espace intérieur lui donne l'occasion de faire ressurgir 'ces souvenirs qui sont au-delà des vrais souvenirs',<sup>21</sup> de récupérer cet héritage ancestral qui fait qu'en remon-

18 *Journal*, 10 mai 1935.

19 *Journal*, 28 novembre 1968.

20 *Journal*, 14 octobre 1973.

21 *Journal*, 13 février 1934.

tant le cours du temps on puisse retrouver les origines de l'humanité, donc ses propres origines, car c'est dans ce lieu et ce temps si secrets et révolus que sa mémoire personnelle se confond avec celle des autres hommes et qu'il récupère une relation avec le temps précise, bien que mystérieuse. Dans cette dimension hors du temps et de l'espace matériels, il retrouve un lien perdu et il arrive à bloquer, pendant un instant de communion profonde avec l'humanité toute entière, la dérive et le désarroi d'un présent qu'il ne comprend pas et face auquel il ressent une sorte d'étrangeté et de distance.

En outre, à travers ce retour aux sources, il arrive aussi à récupérer son propre passé: la vision du réel active très souvent sa mémoire pour y faire émerger des souvenirs inconnus de son enfance, comme il écrit en parlant de sa vision des côtes écossaises:

Ce matin vers 4 heures, je me suis éveillé et j'ai vu, par le hublot qui est au-dessus de mon lit, la côte d'Ecosse tout embrumée. Je l'ai regardée un instant avec une émotion profonde. Des souvenirs d'enfance que je croyais abolis me sont revenus en foule.<sup>22</sup>

Mais cette mémoire involontaire est bien plus souvent substituée par une mémoire affective qui fait que les souvenirs de son adolescence remontent à la surface en toute liberté et immédiateté; c'est l'expérience qu'il fait d'ordinaire en Italie: chaque visite ou chaque séjour italiens annotés dans le *Journal* coïncident avec les souvenirs de ses premiers contacts avec l'Italie, des découvertes et des sensations très fortes qu'il y avait ressenties autrefois et qui se sont gravées dans son coeur; et en plus, dans la plupart des cas il s'agit de souvenirs teintés de mélancolie, presque de tristesse parfois, comme il écrit lors d'un séjour à Gênes, le 8 septembre 1952: 'J'ai trop de souvenirs d'ennui pour me plaire tout à fait'. C'est que l'Italie se lie, dans son âme, à un temps révolu mais très important de son évolution intérieure, ce moment où, après la mort de sa mère et sa conversion au catholicisme, il a fait la découverte de ce bonheur terrestre qui l'a tant marqué par la suite.

22 *Journal*, 9 août 1932.

Cette dichotomie enracinée dans sa toute première jeunesse est typique de l'espace-temps italien, mais elle se présente aussi, bien que sous d'autres formes, dans n'importe quel voyage greenien comme une attitude récurrente par rapport à son errance personnelle. Le cas le plus évident, dans ce sens, est l'Allemagne dont les notations du diariste suivent toujours un double mouvement: au charme ressenti pour la magnificence du site et pour la rêverie qu'il offre au voyageur se substitue le regret pour un paysage enlaidi par la modernité et le malaise qui lui en dérive accentue la distance intérieure entre son âme et un présent qui ne s'accorde pas à sa sensibilité, qui est soumis aux lois d'un temps dont il n'aime pas l'emprise totalisante et destructrice:

Nous avons déjeuné à Trevi dans une auberge, non, dans une maison, le Pfeffermühle, où tout était servi avec goût dans un décor des siècles passés. [...] Où suis-je dans ce monde nouveau? J'ai vu passer bien des époques, les progrès matériels les plus extraordinaires ne cachent pas le vide de toute une civilisation. J'ai l'impression qu'un monde s'éloigne de moi comme une sorte de tapis roulant. Immobile, je le vois disparaître.<sup>23</sup>

Cela le pousse encore une fois à privilégier, dans l'espace allemand visité, ces lieux du passé qui semblent garder, intacte, la poésie de leur temps et les notations du diariste soulignent alors le charme de ce qu'on a appelé 'le côté médiéval' de l'Allemagne<sup>24</sup> que le voyageur aime retrouver et revivre, et que les notations du *Journal* posent toujours en rapport dialectique avec le présent. L'expérience allemande souligne, mieux que les autres, une dichotomie personnelle de Green voyageur au sujet du temps: du temps figé des terres anglosaxonnes, capables de lui donner des moments d'extases, où la chronologie est abolie, de l'expérience italienne où le présent retrouve la souffrance ou les contrastes de son propre passé, on passe ici à l'idée de l'écoulement du temps qui oblige le voyageur à se confronter à l'évolution du monde et de son moi personnel: le charme de la réalité reste intact, comme il dit face aux changements de Berlin: 'Voilà une ville perdue pour nous après nous avoir ensorcelés pendant des années et des

23 *Journal*, 16 juin 1985.

24 Cf. Astrid Grewe, 'L'Allemagne vue par Julien Green', in *Lectures de Julien Green* (Paris: SIEG, 1994) pp.61-72.

années. J'irai rêver ailleurs',<sup>25</sup> mais il est fragile, car il est soumis aux transformations que le temps apporte à cette réalité et à lui-même.

Cet anéantissement du temps chronologique et de l'espace matériel dans une expérience éternelle, qui lui permet de retrouver une certaine familiarité avec des lieux inconnus et de recupérer des souvenirs de son enfance, semble s'accomplir parfaitement dans ses notations de voyage dans les pays nordiques, lieux que le diariste associe constamment à l'idée d'éternité. La faible lumière du soleil de minuit, la magie des nuits étoilées mais glaciales, le silence de la mer et la paix des forêts confèrent à ces pays du nord de l'Europe un halo tout particulier, riche de mystère et de rêve. Cette atmosphère vague et indéfinie qui nuance les contours du réel ne pouvait d'ailleurs que s'accorder parfaitement à la sensibilité greenienne et elle devient le meilleur décor pour accéder à cet ailleurs qu'il a constamment cherché. Il écrit à ce propos:

Il semble à voir ces paysages d'une beauté si étrange, tantôt inquiétants tantôt rassurants, qu'on soit aux confins du monde réel- ou ce qu'on appelle ainsi- et que les espaces de l'éternité, si l'on peut dire, se laissent entrevoir. Ce voyage aura changé mes notions de l'espace-temps...<sup>26</sup>

Ici les catégories traditionnelles du temps – passé, présent, futur – semblent disparaître pour fusionner dans cette unique dimension, l'éternité, qui n'étant soumise à aucune action de destruction permet au contraire un renouvellement continu du voyageur capable de se laisser séduire par le flux d'une magie ensorcelante. Le spectacle que la nature et les villes offrent au voyageur est d'une beauté idéale et envahissante: 'La beauté vous prend au coeur, à la gorge, aux yeux et à tout le corps sensible',<sup>27</sup> au point qu'il parle de son séjour là-bas comme d' 'un voyage à travers un pays de conte de fées';<sup>28</sup> l'accord entre le décor extérieur et les aspirations de l'homme semble parfait et le seul désir qui reste au visiteur est de ne pas oublier les expériences

25 *Journal*, 25 octobre 1991.

26 *Journal*, 12 juillet 1979.

27 *Journal*, 20 août 1994.

28 *Journal*, 18 août 1994.

extatiques qu'il y a vécues.<sup>29</sup> Donc, que ce soit la vision des fiords norvégiens ou des îles de l'archipel, des étendues infinies des bois ou du ciel, tout parle ici un langage éternel, susceptible de donner le bonheur et la paix, d'apaiser les contradictions de l'âme à travers des instants d'extase incomparables.

### L'écriture du voyage

Pourtant, même ici où la dilatation de l'espace et du temps présents semble s'ouvrir sur cette dimension de l'ailleurs tant cherchée et désirée, l'apaisement véritable semble impossible: cet 'écrivain intemporel',<sup>30</sup> comme l'a défini Roland Jaccard, observateur passionné et attentif d'un monde qui ne cesse jamais de l'émerveiller mais aussi de l'inquiéter, vit une éternelle tension entre désespoir et bonheur<sup>31</sup> car tout contribue à 'expliquer, ou plutôt à expliciter parfaitement cet univers d'inquiétude et d'angoisse où l'auteur lui-même n'arrive que très imparfaitement à se situer'.<sup>32</sup>

La rêverie du voyageur se concrétise donc dans une expérience spatio-temporelle qui exaspère la dichotomie personnelle de l'homme Julien Green: l'extase, la beauté du monde l'invitent à se perdre dans un ailleurs qui ne fait que creuser sa déchirure avec le présent, avec le monde où il vit; alors ce passé qui ressurgit, ces liens qu'il arrive à récupérer deviennent très souvent sous la plume du diariste une sorte de barrage contre le présent, sa remontée du temps ne servant qu'à contraster un présent amer et difficile à accepter; ce qui ne signifie pas

29 Cf. *Journal*, 15 août 1938.

30 Roland Jaccard, 'Julien Green, Chronique d'une âme déchirée', in *Le Monde*, n°2598, 22 août 1998, p.6.

31 Cf. par exemple *Journal*, 9 juillet 1979: 'Sur l'eau noire de grands glaçons plats dérivent sur lesquels se posent des mouettes [...]. Il y a dans tout ce paysage une monotonie dans l'horreur'.

32 Henry Devaux, 'Le voyage intérieur de Julien Green', in *Cahiers des jeunesses littéraires de France*, présentés par Jean Huguët (Les Sables d'Olonne: Ed. Le Cercle d'or, 1976), p.87.

de la part de Green un refus de son époque, au contraire: pour l'aimer si passionnément comme il fait, il a besoin d'en trouver les racines, cette origine si secrète mais pourtant si nécessaire pour soustraire à l'instabilité, à la précarité et à la destruction la beauté et le charme de l'univers où il vit. Dans ce sens ses voyages sont le témoignage le plus immédiat de cette exigence intimement ressentie et de la tentative de trouver une réponse à cette dialectique entre bonheur et malaise face au monde car le voyage en lui-même ne fait qu'accentuer le dépaysement de l'auteur, comme il dit: '[...] je voyage et je change sans cesse de pays, les habitants changeant de costume, de langage, de manière d'être. Je me sens toujours de plus en plus dépaycé'.<sup>33</sup> En effet, comme on a vu, à chaque voyage le charme et l'attrait se transforment en malaise, et ce dernier ne fait qu'augmenter la solitude de l'homme, et aiguïser son déracinement.

Mais la possibilité de fixer par l'écriture de son *Journal* les différentes expériences que les lieux visités lui font vivre, s'offre à lui, dans le temps, comme la réponse concrète, réelle et quasi définitive à cette constante dérive personnelle. En effet, toutes les réflexions qui accompagnent ces différents voyages ne lui donnent qu'une seule certitude, à savoir l'universalité de son déracinement:

L'Expatrié. C'est ainsi qu'on m'appelle de l'autre côté de l'Atlantique et que l'on me considère de ce côté-ci, [...] mais il me plaît d'élargir le sens du mot jusqu'à le faire déborder dans l'infini. Plus j'avance, mieux je vois que nul d'entre nous n'est vraiment chez lui sur la Planète.<sup>34</sup>

Seulement dans cette dimension si amplifiée de son malaise personnel qui le lie à celui de tous les hommes, il peut envisager correctement son questionnement continu et inlassable:

[...] pourquoi sommes-nous sur terre, qui sommes-nous, vers qui allons-nous? Ce que nous dit le ciel nocturne, cette invitation à un voyage à travers l'espace où nous sommes en quelque sorte rien et qui peut tenir tout entier dans l'éclair d'une de nos pensées...<sup>35</sup>

33 *Journal*, 19 juin 1994.

34 *Journal*, 8 février 1989.

35 *Journal*, 23 septembre 1984 (mots en italiques dans le texte).

L'espace mental est donc capable de contenir tout l'univers, de l'éclairer pendant un instant: l'extase, la rêverie deviennent alors la possibilité d'embrasser tous les hommes, de retrouver dans un moment de profond silence et d'immobilité une dimension personnelle qui devient totale, de vivre intensément un instant de communion cosmique. Mais la rareté et la fugacité de ces instants semblent être des obstacles insurmontables pour leur permanence dans le temps et l'espace d'une vie: la seule manière de les rendre stables est donc l'écriture qui peut fixer dans l'espace textuel les termes opposés de la condition humaine: à savoir l'errance, expression de l'exigence intérieure d'un enracinement, et l'écriture, lieu de la confession de cette exigence et tentative de trouver une réponse. L'écriture quotidienne permet au diariste de donner une forme à ce désir, de l'éclairer et de l'approfondir: ce n'est qu'en écrivant d'ailleurs que Green s'aperçoit de l'ampleur et de la profondeur de ce besoin et qu'il prend conscience que le fait de fixer les images sur le papier lui sert non seulement à arrêter le temps mais surtout à lui donner l'apaisement qu'il cherche.

C'est l'écriture du *Journal* alors que réalise l'enracinement greenien, car elle crée un lieu et un temps qui répondent à son moi intérieur, un espace narratif où il peut s'abandonner à ses pensées les plus secrètes et à ses désirs, à ses émotions. Le temps et l'espace du *Journal* lui permettent de bloquer sa dérive, car si la vision des lieux visités lui a donné la possibilité d'élargir ses horizons matériels, seulement l'écriture du diariste lui permet de les revivre à l'aide de la mémoire, donc de les recréer, selon un procédé créateur typiquement greenien. A l'insatisfaction qui est à la base de l'errance de l'homme répond alors l'activité de l'artiste dont l'écriture devient l'instrument indispensable pour arriver à conquérir cette stabilité inlassablement recherchée: le parcours mental du voyageur se double dans le parcours de l'artiste qui par ses mots fixe et en même temps médite sur les expériences qu'il a faites, car écrire signifie revivre, donc approfondir les bribes de connaissance de soi que la réalité lui a suggérées.

Voyage et écriture deviennent donc un binôme essentiel pour le lecteur du *Journal*: les notations du voyageur nous disent sa passion et sa curiosité pour les beautés d'un monde qu'il veut découvrir et admirer, mais un monde qui est censé cacher, derrière ses apparences,

d'autres réalités qui parfois semblent mieux répondre aux exigences de son cœur. Et c'est par l'écriture alors qu'il peut s'adonner à d'autres voyages, s'engager dans d'autres chemins que seuls les mots réussissent à engendrer tout en arrivant aussi à leur donner une consistance précise. Le journal intime devient ainsi le lieu véritable de l'enracinement greenien car il permet au voyageur de saisir cet ailleurs qu'il désire dans la mesure où il l'éclaircit à travers son travail d'écrivain; même si l'ailleurs définitif n'est que la patrie celeste, l'univers visible en est l'évidence la plus immédiate: c'est pourquoi l'écriture de Green essaie de fixer les images d'un monde qui se sont intégrées à sa personnalité, et qui expriment la profondeur d'une existence humaine qui vit, plus ou moins consciemment, de cet 'éternel appel'<sup>36</sup> que seule 'l'autre vie' peut satisfaire complètement.

L'errance greenienne exprime alors une marche qui tend à enraceriner l'homme non dans une patrie quelconque mais dans la vraie patrie, celle qui donne le bonheur pour toujours: l'écriture du *Journal* devient une sorte d'enregistrement quotidien de cette recherche, et par là elle est la seule possibilité qui lui reste pour arriver au bout de sa quête.